

assister; qu'on est témoin des derniers coups seulement de la flagellation; qu'on devine les détails du crucifiement; qu'on aperçoit d'une façon sommaire le bouleversement qui suit la mort de Jésus.

Il y a un acteur plus parfait, peut-être, et plus imposant que tous ceux que je viens de citer: c'est la foule, le peuple. Trois fois, il inonde le théâtre, l'avant-scène et les portiques; à l'entrée triomphale de Jésus dans la ville sainte; lorsqu'il s'agit d'arracher à Pilate la condamnation du Sauveur, et au pied du Calvaire. Quelles rumeurs, quel entraînement, quelle force irrésistible! Rien de désordonné cependant: chacun prend l'attitude et fait le geste qui lui conviennent, ce qui enlève tout péril d'uniformité. Seules les paroles sont répétées par tous avec un ensemble qui fait penser à la "voix des grandes eaux," un jour de tempête.

Je n'ai encore rien dit des "tableaux vivants." Chacune des dix-huit scènes, entre lesquelles on a partagé le récit de la Passion, est précédée d'un tableau emprunté à l'Ancien Testament, et qui est la figure ou le symbole de ce qui va suivre.

Par exemple, la chute de la manne représente par avance l'institution de la Sainte Eucharistie; le sacrifice d'Isaac, l'immolation du Calvaire; la douleur de l'Epoux des Cantiques, les innarrables angoisses de Marie. C'est l'occasion de mettre sous les yeux des spectateurs des scènes où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du groupement artistique des personnages, de la richesse des costumes, ou de l'immobilité absolue des figurants. Ces tableaux vivants ont l'avantage de donner un instant de repos aux acteurs, de charmer et d'instruire les spectateurs, et de fournir un thème tout trouvé aux chants du chœur.

Car il y a un chœur, aussi bien que dans les tragédies antiques, et il est chargé aujourd'hui du même rôle qu'autrefois: il est l'interprète harmonieux des sentiments de tous. Dès qu'une scène est finie, on voit descendre lentement sur l'avant-scène, par les degrés des portiques, trente-quatre "anges gardiens," aux longs cheveux tombants, au diadème d'or, au manteau traînant. Ils se rangent sur une seule ligne, s'écartent parfois pour nous laisser voir le tableau que leurs chants nous expliquent, et aux accords d'une musique lente et douce, ils chantent les strophes et les anti-strophes alternées; un orchestre invisible soutient leur voix, dont quelques-unes sont d'une fraîcheur et d'une limpidité ravissantes. Puis, séparés en deux groupes, ils s'en vont grave-